

8,000 hommes hors de combat que, de son propre aveu, le général Grant aurait perdus depuis qu'il a passé le Rappahannock. On assure aujourd'hui que le général fédéral trouve les défenses de Lee devant le Chickahominy trop fortes pour être enlevées et qu'il songe à les tourner comme celles de Spotsylvania et de la rivière South-Anna. Les renforts continuent, du reste, à lui arriver de toutes parts. Il n'y a pas dans le Nord une seule localité qui n'ait été dégarinée de troupes pour renforcer l'armée de Potomac. On a même organisé dans l'Ouest et envoyé au quartier-général un régiment entièrement composé d'Indiens.

Pendant que le général Butler continue à être littéralement bloqué dans son camp fortifié de Bermuda-Hundred, le général Sherman est arrivé à Ackworth, station du chemin de fer à 7 milles au nord-ouest de Marietta. Il paraît que la bataille livrée le 28 mai à Dallas a été plus sanglante que ne le faisait penser le bulletin de M. Stanton et qu'une division fédérale tombée dans une embuscade a été cruellement maltraitée. Depuis cet engagement, il n'y a eu de ce côté que des escarmouches, et Sherman n'avance qu'avec beaucoup de précautions. Il semble craintif que le général Lee Johnston ne cherche à l'attirer dans un piège. Cela est probable en effet, car la position d'Atlanta est trop importante pour être abandonnée sans combat.

Les autres nouvelles militaires peuvent se résumer en peu de mots, tout l'intérêt du moment restant concentré en Virginie et en Georgie. Le siège de Charleston ne se continue que pour la forme. On assure cependant que la métropole de la Caroline du Sud n'a plus de garnison pour la défendre, et qu'un coup de main pourrait bien la livrer aux fédéraux s'ils avaient l'audace de l'exécuter. Dans l'Ouest on ne signale rien d'important; les confédérés sont vraisemblablement hors d'état d'y rien entreprendre de sérieux; comme leurs adversaires, c'est aux environs de Richmond qu'ils ont concentré ce qu'ils avaient de forces disponibles.

Les journaux de New-York, du 7 juin, complètent ainsi les nouvelles du Mexique du 21 mai :

M. Guillaume Necobold, gérant d'une compagnie de capitalistes anglais, est arrivé à Mexico dans le but d'établir une banque qui s'appellera banque de Londres, du Mexique et de l'Amérique du Sud. Le capital de cette société sera, dit-on, de 10 millions et ses opérations principales consisteront à faire l'escompte et les lettres de change sur l'Europe, à prêter sur hypothèques, et recevoir des dépôts avec intérêts et à établir des comptes-courants sans aucuns frais pour la clientèle.

Le père Miranda, qui a joué un si grand rôle au début de l'intervention, est mort de la dysenterie à Puebla.

DEPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Dresde, 21 juin.

La chambre des députés a adopté à l'unanimité et sans discussion, la déclaration suivante qui doit être envoyée à Londres.

« La représentation nationale de Saxe, déclare que le Schleswig tout entier et indivisible a droit à une union inaltérable avec le Holstein et que tout partage de ce duché, sans l'assentiment libre et sans équivoque des populations, serait une grave violation de ce droit, violation contre laquelle tout peuple allemand et tout Etat allemand doit résolument protester et qui doit être combattue par tous les moyens. »

Hambourg, 21 juin.
Le Børsen-halle a reçu de Tondern le télégramme suivant :

« Aujourd'hui, à Lugumkloster, a eu lieu une assemblée populaire de cinq mille habitants du Schleswig occidental qui ont adopté avec enthousiasme les résolutions (contre le partage du Schleswig) votées le 6 juin sur le plateau de Boghoved, près d'Hadersleben. »

Copenhague, 21 juin.

Le démenti donné par le *Berlingske* au *Dagbladet*, déjà signalé par le télégraphe, dit que la seule chose vraie dans le récit du *Dagbladet*, est l'arrivée d'une lettre de l'ambassadeur russe à Copenhague pendant la séance du conseil d'Etat. Cette lettre, d'après le *Berlingske*, ne contenait aucune dépêche du prince Gortschakoff.

Le *Berlingske* croit pouvoir affirmer que M. de Plessou n'a pas été appelé auprès du roi et n'a remis aucune proposition émanée de la Russie.

Madrid, 21 juin.

M. Balcarce, ministre plénipotentiaire de la confédération Argentine, a échangé aujourd'hui les ratifications du traité de reconnaissance, paix et amitié qu'il avait signé l'année dernière avec le gouvernement espagnol.

Marseille, 22 juin.

Les lettres de Constantinople du 15 disent que le prince Couza a rendu visite seulement aux ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, et qu'il s'est abstenu de voir M. Marikoff, chargé d'affaires de Russie. Dans un dîner qu'il a donné au prince Couza, sir Henri Bulwer a dit qu'il buvait à son succès légal. Le prince Couza devait partir le lendemain.

Londres, 22 juin.

Le *Times* n'attend pas de résultat favorable de la conférence d'aujourd'hui. Il dit qu'on aurait pu prendre pour arbitres les rois d'Italie ou de Hollande. L'Autriche seule s'est montrée disposée à accepter un arbitrage. La sagesse des hommes d'Etat autrichiens reconnaît les dangers de la situation. Le *Times* croit savoir que la Prusse a déjà refusé, non officiellement, l'arbitrage et qu'elle répètera officiellement, aujourd'hui, son refus. Le Danemark ne veut ni d'un arbitrage ni d'une prolongation de l'armistice.

L'Office Reuter annonce qu'on a reçu la réponse de la Prusse aux dernières propositions de l'Angleterre. La Prusse rejette la ligne de démarcation proposée par le comte Russell. Elle ne veut accepter pour arbitre aucune des puissances représentées à la Conférence. Elle refuse de se soumettre à aucun jugement arbitral comme décisif et obligatoire; elle entend seulement le prendre en considération. La Prusse accepte une prolongation d'armistice de deux mois. On croit que la conférence d'aujourd'hui sera la dernière et que les hostilités recommenceront lundi.

Le *Daily-News* dit que les espérances de paix s'en vont et que la Conférence rend la guerre plus inévitable au lieu de préparer la paix.

Le *Daily-News* ajoute que l'Angleterre se sent entraînée vers la guerre.

Le *Daily-Telegraph* soutient la justice d'une participation de l'Angleterre à la guerre.

Londres, 22 juin.

Le correspondant spécial du *Times* dit que les blessés des deux armées, après la dernière attaque de Grant, ont été ramassés et les morts enterrés, en vertu d'une trêve. Les dépêches officielles confédérées démentent le bruit que les Fédéraux aient pris des canons et des vivres dans la Virginie occidentale; une partie seulement des forces du général Jones a été engagée et la retraite s'est opérée en bon ordre. Les forces de Morgan ne sont qu'à trente

milles de Cincinnati pour lequel on redoute une attaque.

Le 10, le dépôt du chemin de fer à Lexington a été brûlé et les magasins ont été pillés; le chemin de fer a éprouvé des dégâts considérables.

Les batteries des Confédérés sur le Mississippi ont détruit ou capturé quatre canonnières et sept bâtiments de transport. Le steamer de guerre fédéral *Waterwich* a été pris dans Ossabunsond en Georgie.

Le quartier-général de Johnston était le 6 à Marietta-Road.

Turin, 22 juin.

L'Opinion. recueillant une nouvelle donnée par le *Moniteur* du 18, relativement à la lecture faite à la chambre des députés d'un projet autorisant le gouvernement à contracter un emprunt de 200 millions avec la garantie des biens du domaine, constate que ce projet n'a pas été présenté par le ministre mais par un député de la gauche. Cette inexactitude, dit l'Opinion, pourrait faire supposer que le gouvernement italien se trouve dans la nécessité de contracter un emprunt, ce qui n'est pas.

La même feuille déclare sans fondement les bruits concernant une expédition italienne à Tunis. Rien n'est encore décidé. Toutefois si les conditions de la colonie italienne rendaient cette expédition nécessaire, elle serait limitée à l'occupation de quelques points, pour la protection des personnes et des intérêts européens et sans caractère politique.

Altona, 22 juin.

On évacue tous les hôpitaux des alliés. On agrandit ceux des Autrichiens. Les hôpitaux établis à Rendsbourg, sont également évacués. On prend, dans tous ces établissements, des dispositions en vue de la reprise des hostilités.

Carlsbad, 22 juin, midi.

L'empereur d'Autriche vient d'arriver ici venant d'Eger. Le roi de Prusse avec M. de Bismark et sa suite militaire est allé aussitôt chez l'empereur, qui lui a rendu peu après sa visite. Il y a grand dîner, à 2 heures, chez le roi de Prusse.

Londres, 22 juin, 2 h. 15 m.

Les consolidés anglais ont repris à 90 1/3 à 1/4 sur le bruit que la conférence était ajournée à vendredi.

Londres, 22 juin.

La Conférence ne s'est réunie qu'à trois heures. Le résultat est encore inconnu. Le bruit court à la Bourse que le comte Russell a donné sa démission et qu'il a pour successeur lord Clarendon. Mais ce bruit doit être accueilli avec réserve.

COMBAT DE L'ALABAMA ET DU KERSEAGE.

On lit dans le *Phare de la Manche*.

« Dimanche 19 juin, à midi et demi, l'Alabama coulait en vue de Cherbourg. Nous voudrions retracer tous les péripéties de ce drame avec autant d'exactitude que nous avons mis de soins à recueillir les renseignements qu'on a bien voulu nous donner. Avant tout, comptons les morts et les blessés.

Le navire confédéré comptait 122 hommes d'équipage, 22 officiers. Il était commandé par M. Semmes, 56 ans. Tout le monde a entendu parler du navire qui tenait la mer depuis deux ans, et du capitaine qui a commandé le *Sumter*; quelques uns de nos officiers de mer et de terre ont été témoins, les premiers, lors de leur séjour en Algérie, des coups de vaillance de M. Semmes. Que les méticuleux en pensent ce qu'ils voudront, nous sommes de la patrie de Surcouf. Ceux de Cherbourg qui ont vu le capitaine Semmes, disent que sa figure martiale, aux longues moustaches, rappelait celle du général Allard, ce soldat exilé de la France. ministre et général de Roudjeff-Sing, qui organisa et, sa vie durant, sauvegarda l'indépendance du Pendjab.

Le commandant du *Kerseage* se nomme Wenslow, il est du sud, mais il a embrassé la cause du Nord; ils ont, lui et M. Semmes, servi sur le même bâtiment.

Trois hommes de l'équipage sont morts à bord du *Kerseage* des blessures reçues à bord de l'Alabama. Tous trois, croyons-nous, avaient

été amputés. Onze blessés sont à l'hôpital, ils ont des fractures et des brûlures, ils seront sauvés.

Un seul officier, que l'on sache, a péri, c'était le médecin, le docteur Llewellyn, il a été englouti au moment où il essayait de passer un blessé qui a été sauvé.

Un autre officier blessé, recueilli par l'embarcation de M. le major-général Doz, est mort à bord de cette embarcation. Cinq officiers ont été sauvés par le pilote Manger, et ils ont été débarqués dans l'après-midi; parmi eux se trouve M. Armstrong, à qui un état d'obnubilisme a causé une légère confusion au combat. Le même pilote a également débarqué 7 hommes recueillis par lui.

Le soir, 52 hommes de l'Alabama qui étaient à bord du *Kerseage*, ont été mis à terre. Est-ce par suite d'un ordre supérieur émanant de l'autorité française? Est-ce en conformité du droit des gens? Est-ce pour obtenir aux instructions télégraphiques de M. Dayton? Est-ce nécessité de situation? Nous l'ignorons de même qu'on ignore le chiffre des blessés du navire fédéral, à moins également si parmi les habiles canonnières de ce navire ne se trouvent pas quelques déserteurs français embarqués à Brest, ou le *Kerseage* a fait long séjour.

Une dépêche télégraphique en date du 20 juin, 2 heures de relevée, a annoncé à M. Bonfils, représenté à Cherbourg des confédérés, que le capitaine et d'autres officiers (quel chiffre?) avaient pris terre sains et saufs.

Nous garantissons les faits ci-dessus, quant à ce qui va suivre, le récit du combat et de la catastrophe, il s'y mêlera sans doute des inductions et des approximations.

On doutait en ville du combat et pourtant l'on avait qu'il y avait eu défilé. On donnait des détails et des motifs romanesques, il n'y a rien de vrai dans tout cela, rien que l'ancienne confraternité d'armes entre les deux capitaines.

Les doutes ont dû cesser le dimanche dès 7 heures du matin à cette heure, l'Alabama allumait ses feux; la Couronne lui envoya un officier, pour informer le capitaine que cette frégate blindée l'escorterait jusqu'à la limite des eaux françaises, qu'elle n'appareillerait qu'après lui et n'entendait point gêner en rien ses mouvements. Le capitaine était couché.

La veille, M. Rafaci Semmes que plusieurs personnes avaient exhorté, non sans quelque vivacité, à ne pas tenter le combat s'était montré inflexible à cet égard, disant qu'il voulait prouver aux plus susceptibles qu'il n'était pas un corsaire s'attaquant seulement aux bâtiments du commerce, qu'il était dans un port de guerre, qu'il avait pris avis de différents officiers français, lesquels se seraient batus. C'est là le point, d'honneur militaire mis au dessus du sentiment politique.

La veille encore, samedi à 10 heures du soir, M. Rafaci Semmes avait dit à M. Bonfils: je suis catholique romain comme vous, je ne pourrai demain assister au service divin; promettez-moi d'assister à la messe et de la faire dire à ma intention.

La demande a été religieusement exécutée. Tous ceux à qui ces détails étaient inconnus ont pu s'assurer de l'inébranlable résolution du capitaine quand ils ont vu, à 10 heures, l'Alabama sortir par la passe de l'Ouest et à peine hors de rade, changer sa direction pour aller au-devant du *Kerseage* qui venait de l'Est.

Dès le commencement du combat, les deux navires se sont toujours présentés le côté droit. Dans une série de passes giratoires, 5 ou 6 environ pendant lesquelles l'Alabama cherchait toujours à aborder son adversaire, ou la distance a varié de 800 à 200 mètres, et qui a duré environ une heure, des coups de canon ont été échangés, plus nombreux, mais moins bien dirigés de la part du confédéré, pointés avec précision et sûreté du côté du fédéral, à bord duquel sont des canonnières expérimentées. Néanmoins dès le début, le *Kerseage* a reçu un boulet par la travers qui peut-être sans son blindage, l'eût coulé bas; il en a reçu plusieurs autres qui ont endommagé ce blindage. Sa cheminée a été plusieurs fois atteinte, et un boulet dans l'étrambord, a frappé à 6 pouces du gouvernail.

L'Alabama, également au début, a reçu un boulet dans sa machine, et dès lors, les hommes travaillèrent et combattirent aynt de l'eau jusque plus haut que mi-jambes. quelques personnes disent jusqu'à la ceinture.

Un deuxième boulet décida l'immersion, brisa l'hélice, défonça l'arrière du navire qui s'enfonça le nez en l'air.

Dès avant ce coup décisif, l'Alabama avait diminué son feu, lâché sa vapeur. Le *Kerseage* continuait le sien à grande distance, puis après quelques minutes, le confédéré hissa les voiles de l'avant et cherchait d'une manière très

j'ai des amis puissants qui me défendront au prix de leur vie.

Et si ces prétendus amis vous trahissent? S'ils étaient vos ennemis les plus acharnés?

Mgr. le cardinal! s'écria Natalie, rougissant d'indignation.

Je voudrais bien ne pas vous irriter, mais il faut que je vous avertisse, princesse. On vous a sans doute lurrée de promesses fallacieuses, et l'on a capté votre confiance par des moyens perdus. Dites-moi, savez-vous le nom de l'homme que vous recevez tous les jours?

C'est le comte Alexis Orloff, répondit-elle en rougissant.

Elle le connaît, et pourtant elle a confiance en lui! s'écria le cardinal. Mais du moins vous n'êtes pas instruite de son histoire; vous ignorez à qui il doit sa grandeur et sa fortune?

A l'Impératrice Catherine, sa souveraine, dit Natalie avec une aisance parfaite.

Le cardinal regardait avec une surprise croissante cette physionomie souriante et calme.

Je comprends tout maintenant, dit-il enfin. On mène très habilement l'intrigue; on vous trompe en vous disant en partie la vérité.

Personne ne me trompe! s'écria-t-elle avec impatience. Non,Mgr. le cardinal, je ne suis pas une dupe, quelque facile qu'il vous semble peut-être de se jouer de moi.

Oh! l'on trompe toujours aisément l'innocence et la générosité! dit le cardinal avec tristesse. Ecoutez-moi et songez, je vous en conjure, que cette fois-ci c'est un ami véritable, un ami sincère qui vous parle.

apparente à se rapprocher de terre. Le fédéral tirait toujours.

Ici se place un épisode sur lequel un doute s'est élevé. Le capitaine Semmes a-t-il annoncé son pavillon? Et par suite, le fédéral n'a-t-il interrompu son feu? Tout le monde est d'accord sur ce point. Tout le monde a vu le pavillon à bord du *Kerseage* à un instant le pavillon a disparu, mais on attribue généralement cette disparition au fait de la corne brisée. La plupart affirmant que le pavillon a reparu bientôt à bord du *Kerseage*.

Nous avons aussi le devoir de démontrer certaines fables absurdes qui ont obtenu créance. Le dépôt de 6 millions? Voici le fait: 118,000 francs monnaie qui sont entre les mains d'un banquier de la ville, 20,000 dollars en lingots débarqués à la douane.

Que si nous avons mis un peu de vivacité en faveur des confédérés, ne nous excuseront-ils pas, ceux des partisans du Nord qui ont le refus de charbon à l'arrivée de M. le ministre, M. de Montholon la défense d'embarquer deux chevaux de selle?

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

On lit dans la partie non-officielle du *Moniteur*:

Le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics voulant secondar les efforts des départements pour assurer le fonctionnement régulier des conseils d'hygiène publique et de salubrité vient de décider qu'à partir de 1864, il sera décerné, chaque année, un certain nombre de médailles honorifiques aux membres de ces conseils qui seront désignés par le comité d'hygiène établi près de son ministère comme s'étant particulièrement distingués par leur zèle et par leurs travaux.

La chambre de commerce de Lille se réunira le vendredi 24 de ce mois, à 7 heures du soir.

L'ordre du jour de cette séance comprend les objets suivants:

1° Marques de fabrique des produits importés de l'étranger;

2° Nouveaux types des sucres;

3° Rapports et objets divers.

Les maires des villes de Roubaix et de Tourcoing donnent avis qu'une souscription est ouverte, à dater du 25 juin présent mois, aux mariés de ces deux villes, pour fournir les fonds d'un emprunt de 450,000 fr., remboursable en vingt-huit années. Cet emprunt est fait aux conditions suivantes:

Il sera créé 450 obligations de 1,000 fr. chacune, payables au porteur et produisant intérêt à cinq pour cent l'an.

Les intérêts courent du 1^{er} août 1864 et seront payés par semestre aux époques des 1^{er} février et 1^{er} août de chaque année, au moyen de 36 coupons de 25 fr. à détacher de chaque titre.

Le remboursement des capitaux aura lieu par la voie du sort, conformément au tableau ci-après:

Report.	157 obl.
Au 1 ^{er} août 1865	7 obl.
Au 1 ^{er} août 1879	16 —
— 1866	8 —
— 1867	8 —
— 1868	8 —
— 1869	9 —
— 1870	10 —
— 1871	11 —
— 1872	11 —
— 1873	12 —
— 1874	13 —
— 1875	14 —
— 1876	14 —
— 1877	15 —
— 1878	16 —
— 1879	16 —

157 450

vait oser davantage. Il se rapprocha encore et lui dit bas à l'oreille :

Natalie aimera-t-elle son Alexis comme Elisabeth aime le sien? Vous ne vous figurez pas la profondeur de mon amour pour vous. Vous êtes mon bonheur, ma vie, mon avenir. Commandez, disposez de moi, j'obéirai à tous vos ordres, fallût-il assassiner mon propre père. Seulement, Natalie, dites-moi que vous ne me haïssez point, que cette passion à laquelle je succombe a trouvé de l'écho dans votre cœur, et que vous m'adresserez un jour ces paroles d'Elisabeth à Razoumowsky :

« Alexis, je t'aime, et je veux faire de toi mon époux! » — Vous vous taisez, Natalie! Pas un mot de pitié? O mon Dieu, je vous ai sacrifié tout au monde, et vous...

Il n'acheva pas; un baiser, rapide comme l'éclair, lui coupa la parole, et Natalie courut s'enfermer dans son boudoir. Il la suivit des yeux avec un sourire triomphant. « Elle est à moi! pensa-t-il. Quel délicieux roman, et combien Catherine sera contente!

Oui, elle était à lui; elle se rendait compte maintenant de l'amour qu'il lui inspirait, et elle y ouvrait son cœur avec des transports de joie.

« Vous-tu, dit-elle à Marianne, tel était mon idéal de l'homme que j'aimerais un jour. Il avait bien cette fierté, ce courage, cette audace. Il est si doux de trembler devant celui qu'on aime, de sentir le besoin de sa protection, de n'être rien que par lui, de se cramponner à lui comme le lierre au chêne! »

Mais, dans sa virginalité timide, elle n'osait pas avouer cet amour à Orloff; depuis le baiser qui l'avait trahie, elle éludait ses tendres questions sans cesse réitérées. Il en riait sous cape. « Cela vien-

dra, pensait-il; elle finira par céder à l'empire de ses sentiments; je vais lui laisser le loisir de se reconnaître. »

Et, sous prétexte d'affaires urgentes, il suspendit quelques jours ses visites, abandonnant la princesse à ses rêveries et à ses aspirations.

Un matin, une voiture sans armoiries, de très-moderne apparence, s'arrêta devant la villa; un homme en descendant, enveloppé dans un manteau, le chapeau enfoncé sur les yeux, et tira la sonnette. Un domestique vint ouvrir.

« La princesse Natalie est-elle ici? — Oui, monsieur. — Est-elle seule? — Oui, monsieur. Qui dois-je annoncer? »

« La princesse me connaît, répondit l'inconnu d'un ton presque impérieux; je sais qu'elle m'accueillera bien; conduisez-moi donc auprès d'elle. »

« La princesse ne reçoit personne, dit le domestique, et il se mit en devoir de barrer le passage. — Elle me recevra, reprit l'inconnu, lui glissant quelques pièces d'or dans la main. — Je vais vous introduire, monsieur, mais sous votre propre responsabilité, » repliqua le Russe, subitement assoupi.

Natalie, seule dans son boudoir, rêvait à son ami absent depuis deux jours. Entendant frapper un léger coup à sa porte, elle bondit de son siège et courut ouvrir, les joues écarlates, en murmurant : « C'est lui. »

Mais elle recula, stupéfaite, à l'aspect d'un inconnu. Celui-ci entra sans mot dire, ferma soigneusement la porte, puis ôta son manteau et le chapeau qui lui cachait le visage.

« Le cardinal de Bernis! s'écria Natalie étonnée. — Vous me reconnaissez, princesse! j'en suis heureux, car j'espère que vous ne m'en voudrez pas d'être venu vous surprendre. Je savais que vous étiez seule, et j'avais absolument besoin de vous parler, au risque de vous importuner. — Soyez le bienvenu, Mgr. le Cardinal : un ami du comte Paulo ne me sera jamais importun. — C'est précisément cette amitié qui m'amène auprès de vous, dit Bernis d'un ton grave. Le comte vous aimait, princesse, et je sais aujourd'hui ce que j'ignorais quand il était à Rome : C'est qu'il exposait pour vous sa vie et même sa liberté, trésor plus précieux. — On lui a ravi ce trésor! reprit Natalie en soupirant. On l'a condamné, à cause de sa fidélité envers moi, à une captivité infâme. — Vous savez cela! s'écria le cardinal surpris, et cependant... » il s'interrompit. « Pardonnez-moi, reprit-il, une question qui vous semblera peut-être indiscrète; songez que c'est un vieillard qui vous l'adresse, dans l'unique but de vous être utile. Aimez-vous le prince Radzivil? — Je l'aime comme un père; je lui serai reconnaissant toute ma vie, et je ne m'estimerai heureuse que quand je l'aurai délivré et rendu à sa patrie. — Le délivrer! s'écria douloureusement le cardinal O mon Dieu! vous ne savez donc rien : vous ne soupçonnez donc pas que vous êtes vous-même environnée de périls; que votre propre liberté et votre propre existence sont menacées? — Je n'ignore rien de tout cela, répondit-elle avec calme; mais je sais aussi que

« Le cardinal de Bernis! s'écria Natalie étonnée. — Vous me reconnaissez, princesse! j'en suis heureux, car j'espère que vous ne m'en voudrez pas d'être venu vous surprendre. Je savais que vous étiez seule, et j'avais absolument besoin de vous parler, au risque de vous importuner. — Soyez le bienvenu, Mgr. le Cardinal : un ami du comte Paulo ne me sera jamais importun. — C'est précisément cette amitié qui m'amène auprès de vous, dit Bernis d'un ton grave. Le comte vous aimait, princesse, et je sais aujourd'hui ce que j'ignorais quand il était à Rome : C'est qu'il exposait pour vous sa vie et même sa liberté, trésor plus précieux. — On lui a ravi ce trésor! reprit Natalie en soupirant. On l'a condamné, à cause de sa fidélité envers moi, à une captivité infâme. — Vous savez cela! s'écria le cardinal surpris, et cependant... » il s'interrompit. « Pardonnez-moi, reprit-il, une question qui vous semblera peut-être indiscrète; songez que c'est un vieillard qui vous l'adresse, dans l'unique but de vous être utile. Aimez-vous le prince Radzivil? — Je l'aime comme un père; je lui serai reconnaissant toute ma vie, et je ne m'estimerai heureuse que quand je l'aurai délivré et rendu à sa patrie. — Le délivrer! s'écria douloureusement le cardinal O mon Dieu! vous ne savez donc rien : vous ne soupçonnez donc pas que vous êtes vous-même environnée de périls; que votre propre liberté et votre propre existence sont menacées? — Je n'ignore rien de tout cela, répondit-elle avec calme; mais je sais aussi que

« A quoi le reconnaîtrai-je, demanda-t-elle avec une légère teinte d'ironie, puisque, selon vous, mes soi-disant amis sont précisément mes ennemis? — Croyez en ce témoignage, répondit-il en présentant à la princesse un papier plié. — L'écriture du comte Paulo! — Et, comme vous voyez, cette lettre m'est adressée à moi; le comte me regardait donc toujours comme son ami. — Puis-je la lire? — Je vous en prie. »

Elle déplia le papier et y trouva ces mots :

« Avertissez la princesse Tarrakanoff; un grand danger la menace. »

« C'est là tout? demanda-t-elle en souriant. — Oui, c'est tout; mais si Paulo a jugé que ces quelques mots méritaient de m'être envoyés, c'est qu'ils sont, soyez-en sûre, une grande importance. — Le comte Paulo est en Sibérie, reprit-elle en secouant la tête; comment peut-il vous avoir écrit de là-bas? — Comment, je l'ignore; mais une volonté forte fait des prodiges. Cette lettre a été remise par une voie mystérieuse à l'ambassadeur de France à St-Petersbourg, avec l'instante prière de m'expédier sur le champ par un courrier et d'y joindre les éclaircissements nécessaires. — Et vous les avez reçus, ces éclaircissements? »

(La suite au prochain numéro)